

Visage et masques

François Hébert

Volume 19, numéro 3 (111), mai-juin 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30822ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1977). Visage et masques. *Liberté*, 19(3), 98-100.

Chroniques

en toute liberté

VISAGE ET MASQUES⁽¹⁾

Je veux, le plus simplement possible, non pas faire ni une biographie d'André Malraux — elle est dans tous les journaux —, ni une bibliographie, mais du mieux que je puis, ébaucher un portrait de celui pour qui j'ai toujours eu une très vive admiration. On pourrait intituler ce portrait « Visage et masques », et je le commencerai en citant une phrase de *l'Espoir* :

C'est seulement une heure après leur mort, que, du masque des hommes, commence à sourdre leur vrai visage.

C'est sans doute un hasard si, hier matin, au moment même où Radio-Canada annonçait la fin d'André Malraux, j'étais en train de lire des pages de *la Condition humaine*. C'est sans doute un hasard si, hier midi, je découvrais à la librairie Renaud-Bray que *l'Intemporel*, le dernier livre de Malraux sur l'art, venait tout juste d'être mis en vente. Et c'est sans doute un hasard si, aujourd'hui, le lendemain de sa mort, est donnée une conférence, par Monsieur Claude Duchet, sur l'une des plus belles scènes de *l'Espoir*, qui est probablement le plus beau roman de Malraux.

(1) Texte lu à l'Université de Montréal en hommage à André Malraux, le lendemain de sa mort.

Malraux, je pense, n'aura jamais cru au hasard, mot que nous avons trop facilement à la bouche quand il s'agit d'expliquer l'inexplicable. Vain mot qui ne cache, comme un masque dérisoire, que trop mal ce qu'on appelait le destin ; et c'est toujours avec celui-ci que Malraux se sera mesuré, avec quelque angoisse dans sa jeunesse, avec, s'il est permis de le supposer, un peu plus de sérénité dans les dernières années. Mais toujours avec *superstition*, c'est-à-dire avec un sentiment très profond de l'infiniment inédit. Il aura dit : « l'homme est ce qu'il fait » (et nous concluons qu'il réduit la vie d'un homme à la série de ses actes) ; mais au fond, il aura pensé : « bien malin qui pourrait dire ce que l'homme fait ». Il y aura toujours eu chez lui, malgré les apparences, par-delà les engagements, un sens, assez secret, du sacré. De l'indicible et de l'invisible. Aussi ne se sera-t-il jamais fié aux dogmes, fussent-ils chrétiens, fussent-ils communistes, bien qu'il n'ait pas eu le choix : bien sûr, il lui aura fallu nager dans les eaux du siècle, compter avec ses morales, d'où quantités de méprises à son sujet, chacun voulant ou non qu'il fût des siens. Il l'aura été certes ; mais en même temps, non, il ne l'aura pas été. C'est que l'on ne sait pas grand chose de soi et comme le dit Garine, reprenant le mot de Klein, son ami mort, « la vie n'est jamais ce qu'on croit ! »

Il ne s'agit donc pas de réduire Malraux à l'un ou à l'autre de ses héros, ni non plus à l'un ou à l'autre de ses personnages. Et l'écrivain qui créa Kyo, Kyo parlant et s'écoulant, s'entendant par la gorge et par les oreilles, l'aura fait pour s'entendre avec lui-même ; mais Kyo ne lui renvoie que l'étrange écho de sa propre interrogation. Etrange, parce que sa voix se répercute en chacun de nous, réitérant la même, ou presque la même interrogation fondamentale : qui sommes-nous, nous qui nous voyons et ne nous voyons pas, qui contemplons nos masques et pressentons que nous avons un visage ?

Paradoxalement, il aura tenté d'inventer ses propres masques afin de réduire la part de la comédie. Le masque du dandy, d'abord, du dandy fou de ses vingt ans, comme du dandy plus tranquille de sa vieillesse : n'a-t-il pas récemment

accordé à un journaliste de *l'Express* un entretien avec ses chats ? Le masque politique ensuite, qui aura varié selon les temps et les lieux, et selon les interlocuteurs, mais n'aura pas, peut-être pas, au fond, changé. Encore, le masque, plus nuancé, moins visible, de celui qui, dans son musée intérieur, regarde les oeuvres d'art, les compare et s'y dessine, tel qu'en lui-même. Le masque enfin de l'écrivain, le plus subtil des masques, celui qui ne se voit presque plus tant il ressemble à son visage, et aux nôtres qu'il prévoit. Des autres masques, ceux qu'il sculpta pour ses femmes et ses amis, ne disons rien ; « pas un mot », comme dirait le baron de Clappique ; ces masques-là ne nous regardent pas.

Ainsi, ce sont quelques-uns de ses masques qu'ici, aujourd'hui, rapidement, nous regardons, nous qui sommes de l'autre côté de sa mort à lui, mais de ce côté-ci de notre mort à nous.

Merci.

FRANÇOIS HÉBERT